

ÉTUDE SOCIOTERMINOLOGIQUE DES ANTHROPONYMES DE LA RÉSILIENCE EN GUNGBE, LANGUE KWA DU BÉNIN

Charles Dossou LIGAN

Département des Sciences du Langage et de la Communication

Université d'Abomey-Calavi

dr.ligancharles@gmail.com

Résumé : A travers le langage verbal, les humains expriment leur capacité à maîtriser les chocs traumatiques, expérimenter des situations nouvelles pouvant aider à surmonter la douleur ou à éviter la déchéance. La présente recherche est une description socioterminologique - donc dans une perspective variationniste - des contenus d'un échantillon d'anthroponymes de la résilience collectés en milieu Gun du Bénin. L'analyse des résultats montre que la codification, entendue fixation de l'expérience humaine dans le discours, et sa permanence dans les pratiques langagières sont des mécanismes psycho-cognitifs que développent les usagers de la langue pour rappeler, prévenir, accepter ou surmonter les chocs traumatiques inévitables comme une situation naturelle ou une réalité humaine bien qu'elle soit irréversible, irrévocable ou irrémédiable, donc à vivre la résilience.

Mots-clés : vivre la résilience, socioterminologie, anthroponymes, mécanismes psycho-cognitifs, chocs traumatiques inévitables.

SOCIOTERMINOLOGICAL STUDY OF THE ANTHROPONYMS OF RESILIENCE IN GUNGBE, THE KWA LANGUAGE OF BENIN

Abstract : Through verbal language, humans express their ability to master traumatic shocks, experience new situations that can help overcome pain or avoid decline. The present research is a socioterminological description - from a variationist perspective - of the contents of a sample of resilience anthroponyms collected in the Gun environment of Benin. Analysis of the results shows that codification, understood as the fixation of the human experience in discourse, and its permanence in language practices are psycho-cognitive mechanisms that language users develop to recall, prevent, accept or overcome unavoidable traumatic shocks as a natural situation or human reality, however irreversible, irrevocable or irremediable, and thus to live resilience.

Keywords : living resilience, socioterminology, anthroponyms, psycho-cognitive mechanisms, unavoidable traumatic shocks.

Introduction

Face aux vicissitudes de l'existence humaine, les langues africaines disposent de ressources pour codifier et sauvegarder la mémoire des faits. Il en est de même pour les situations traumatiques qui ont souvent nécessité que les membres de la communauté

exhortent les personnes affectées au courage, à l'endurance, à la pérévérance ou encore à la foi en Dieu selon les cas. Le vocabulaire est riche autant pour nommer / désigner que pour paraphraser. La présente recherche est fondée sur l'hypothèse de l'existence d'une manifestation de la résilience dans certains anthroponymes en milieu gun. L'objectif poursuivi est d'analyser la variation de forme et de sens dans les anthroponymes de la résilience chez les Gunnu [populations locutrices du gungbe]. Comment et sous quelles formes linguistiques les locuteurs du gungbe expriment la résilience ? Quels sont les déterminants du choix des anthroponymes relatifs à la résilience en milieu Gun ? Quels sens portent lesdits noms ? En s'appuyant sur la théorie de la socioterminologie (F.Gaudin, 2003), l'analyse des données et la discussion focalisent sur la variation des anthroponymes, objet de l'étude, à partir des types de situations traumatiques et des facteurs de résilience. Autrement dit, si les termes n'ont véritablement de sens que dans le contexte où ils naissent et évoluent, comme l'a dit F. Gaudin, il va de soi aussi que la résilience n'est pas uninominale en gungbe, c'est-à-dire que ses formes désignationnelles [les noms de personnes, dans le cas de ce travail] varient et prennent des sens [directs ou indirects] selon les vécus, les intentions ou les imaginaires. La suite du papier est structurée en quatre rubriques, à savoir : une brève revue de littérature pour expliquer le concept de la résilience en partant de son origine; la méthode et les matériels; les résultats puis la discussion, ces rubriques étant enchâssées par l'introduction et la conclusion.

1. Revue de littérature

Le concept de la résilience est ici brièvement clarifié à travers les sens qu'il recouvre dans divers domaines. En effet, utilisé pour la première fois en 1626 en anglais par le philosophe Francis Bacon, le terme résilience recouvre le sens de *rebondir*, *se ressaisir* ou *se redresser*. En psychologie, c'est l'aptitude d'un individu à se construire et à vivre de manière satisfaisante en dépit de circonstances traumatiques ou encore la capacité à surmonter les chocs traumatiques. Selon Emmy Warner (1992), il s'agit aussi d'un « processus biologique, psychoaffectif, social et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme psychique »¹. Son emploi dans le domaine de la physique date de 1824 par Thomas Tredgold dans son ouvrage « traité pratique sur la solidarité de la fonte et d'autres métaux » en référence à l'élasticité et à la résistance des matériaux. Ici, la résilience désigne la caractéristique mécanique définissant la résistance aux chocs d'un matériau. En écologie, c'est la capacité d'un écosystème, d'un biotope ou d'un groupe d'individus - population, espèce - à se rétablir après une perturbation extérieure (incendie, tempête, défrichement, etc.). Sigmund Freud (1917) a utilisé cette métaphore pour illustrer qu'un être humain peut résister à un trauma, c'est-à-dire tenir le coup et redémarrer. De toute évidence, la définition d'ordre psychologique, surtout pratiquée par Boris Cyrulnik, est la plus pratiquée dans ce travail parce qu'elle s'adresse à la linguistique qui elle-même fait partie de ce que Ferdinand de Saussure appelle « la psychologie générale (F. de Saussure, 1967 p.33). En anglais, la résilience est perçue comme l'art de rebondir. En tant que capacité humaine à transcender des chocs, la résilience fait appel à des aptitudes humaines qui permettent de cerner son

¹ <https://heduin.net/RESILIENCE%20def.pdf>

contour, son expression, sa perception et sa manifestation dans des langues particulières. A ce propos, le fait de cultiver l'optimisme, la gaieté, l'humour, l'engagement spirituel et la foi, la sublimation et l'investissement dans des activités susceptibles d'oxygéner le cerveau ou la mémoire [exemple de la création littéraire et artistique], la fuite, la possibilité de s'appuyer sur un réseau social, une attitude particulière à l'égard de la souffrance, est une sorte de culture de la douleur voire de la résilience. Selon B. Cirulnik, la résilience signifie également « Capacité d'un corps déformé à retrouver sa taille et sa forme après une déformation causée principalement par une contrainte de compression »²

2. Méthode et matériels

La présente étude intervient dans le cadre de l'axe 1 intitulé « approche terminologique du concept de résilience dans les langues africaines » du projet « L'Afrique à hauteur du monde. Savoirs endogènes, innovations technologiques et résilience » du Programme Thématique de Recherche Langues, Sociétés, Cultures et Civilisations (PTR-LSCC) du Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES). Les données constitutives de cette étude qualitative sont des anthroponymes collectés au cours d'une enquête sur la terminologie de la résilience dans les départements de l'Ouémé (communes de Sèmè Podji, Adjarra, Porto-Novo, Avrankou, Dangbo), du Littoral (commune de Cotonou) et de l'Atlantique (commune d'Abomey-Calavi). Les données sont de source orale et ont été identifiées puis transcrites avec l'alphabet des langues béninoises au moyen du clavier Charis SIL, avant d'être classées par type. Elles sont analysées du point de vue socioterminologique intégrant les aspects morphologique, sémantique, sociocognitif et variationniste. La langue source est le gungbe, langue du groupe Kwa, parlée au Bénin et au Nigeria qui jouit d'une bonne vitalité. Elle ne dispose pas, pour le moment, d'un dictionnaire; d'où l'accélération des travaux terminologiques et terminographiques pour lui baliser le chemin. Une série de trente-et-un anthroponymes est retenue pour le travail. Ils sont segmentés afin de découvrir les morphèmes constitutifs et leurs sens, puis traduits en français.

3. Résultats

Dans cette rubrique, les données sont classées selon trois variables que sont : la capacité et l'endurcissement; l'assurance et la confiance en soi puis la foi en Dieu. Dans ces données, certains morphèmes contribuent à la détermination du sens. Cesont, par exemple *jì* “semence, assurance, confiance”; *do* “semer/ensemencer, planter” et *nu* “chose, instrument, symbole”.

3.1 Capacité et endurcissement comme expression de la résilience

Sept anthroponymes sont recensés dans cette rubrique à partir de la liste retenue. Il s'agit de Dodji [Dòjì], Dotou [Dòtù], Toudonou [Tùdonú], Djidolanvi [Jìdólánvì], Gandonou [Gándónú], Kanhonou [Kànxònú], Kouglo [Kúglò]. La présentation et l'analyse vont

² <https://www.adventistemagazine.com/art-de-rebondir-3-strategies/>

s'appuyer sur les formes [entre crochets] transcrites avec l'alphabet des langues nationales du Bénin.

i. **Doǝ**

dǝ "semer, planter" jǝ "semence"

Semer / planter la confiance

Le vaillant

Dans la tradition, celui qui met une semence en terre ne peut s'attendre à récolter aussitôt après; il devra patienter, attendre le temps de la germination, de la floraison puis de la fructification. C'est dire qu'il devra accepter d'endurer voire de supporter les aléas climatiques et d'autres phénomènes qui pourraient compromettre l'atteinte de ses objectifs. Ensemencer ne suffirait donc pas pour espérer de bonnes récoltes. Il faut veiller sur les cultures, les entretenir et attendre que les faveurs de la nature accompagnent le cycle de production. Subrepticement, ce nom signifie qu'il faut savoir exercer une douce violence sur soi pour enfin bénéficier des fruits de ses efforts. Signalons que le nom *Doǝ* ne laisse pas transparaître directement ce processus qui est récessif laissant voir l'idée de l'ensemencement. Pour compléter le développement précédent, il convient de mentionner que ce nom signifie également "*sois fort*". Attribué dans plusieurs communautés linguistiques du Sud du Bénin, l'anthroponyme *Doǝ* peut s'interpréter comme une invite à l'endurance, la bravoure, la résilience. Il peut aussi manifester le sens "*sois confiant/rassuré*". Dans ce cas, le nom proviendrait d'une troncation de l'énoncé *dǝ jǝ dǝ* "*avoir assurance*" dont les deux dernières syllabes sont éliminées tandis que le phonème "d" du verbe "dǝ" mute en "d". Ainsi, de l'énoncé on en vient à un anthroponyme. D'une hypothèse à l'autre [ensemencer et avoir l'assurance], l'attente, l'espoir ou l'espérance demeure un point commun. Ne dit-on d'ailleurs pas que "celui qui n'a plus d'espoir n'aura plus de regrets" (proverbe Anonyme) ? Autrement dit, la perte de l'espoir compromet les efforts consentis et ne garantit pas un lendemain meilleur.

ii. **Tùdónú**

tù "chair" dǝ "semer, planter" nu "chose, instrument"

Instrument d'endurcissement de la chair

Personne intrépide, symbole de la résilience

Même si le sens littéral de ce nom [semer la chair] ne renvoie pas à un sens concret dans la langue, il convient de reconnaître que le verbe *dǝ* comme évoqué précédemment est relatif à l'endurance et à la résistance. *Endurcir (ou ducrir) la chair* au lieu de [semer la chair] se révèle alors comme un signe de résilience, c'est-à-dire la capacité à accepter sa condition ou à s'adapter pour aller loin.

iii. **Jìdólànví**

Jìdó “longévité” làn “gibier, animal” ví “pleurer”

Le gibier pleure la longévité

C’est la longévité qui compte

Selon les porteurs de ce patronyme, le gibier ne s’apitoie pas sur le sort du chasseur; il se plaint plutôt pour sa survie/longévité. En effet, dans la forêt, chaque acteur travaille à s’assumer en préservant sa vie. Autant le chasseur a besoin du gibier pour manger et survivre en pratiquant son métier, l’animal aussi cherche se défend pour sa survie en évitant les coups de canons voire en éliminant le chasseur. Que le chasseur meurt de faim faute de proie ou suite aux attaques de l’animal, cela ne constitue pas une préoccupation pour l’animal. C’est la survie de ce dernier qui compte. Au total, la longévité traduit en gungbe la résilience; c’est-à-dire qu’il faut vivre longtemps pour voir des choses ou des situations s’améliorer. Celui qui vise la longévité est donc un candidat à la résilience. Il convient de souligner qu’avec l’arrivée du colon, le nom Jìdólànví a subi une déformation phonologique due à la mauvaise transcription dans les états civils, comme c’est le cas pour beaucoup de noms africains. La déformation en question porte sur la première partie du nom c’est-à-dire le morphème Dìdó [jìdó] “longévité” qui est devenu “didó” dont le sens est littéralement écorché dans la langue. D’où le nom Didolanvi [Dìdólànví].

iv. **Dotù**

dó “semer, planter” tù “chair”

Sois résilient

Cet anthroponyme porte la marque d’une exhortation à la résilience.

v. **Gándónú**

Gán “force” dó “semer, planter” nú “chose”

L’intrépide/le résilient.vi. **Kànxònú**

kàn “corde” xò “battre” nú “chose, instrument, symbole”

Le combattant/Le symbole de la bataille/lutte/victoire

Ce nom découle du verbe xòkàn “se battre, se défendre, se démerder ” et signifie “symbole de la lutte” ou “symbole de la victoire”. En effet, dans certaines circonstances, un enfant peut représenter le fruit d’une lutte ou le symbole de la victoire sur un combat; entendu situation très préoccupante ou difficile à l’issue de laquelle l’enfant est né; il est dès lors perçu comme le fruit de la lutte. De la même manière, le donneur du nom peut nourrir l’intention de charger cet enfant de l’esprit de combativité et de bravoure. Kànxonú peut être aussi connoté comme un débrouillard.

vii. **Kúgló**

Kú “la mort” gló “éviter, prévenir, lutter contre”

La mort n’a pu; la mort est incapable

Le sens de ce nom découle de l’inversion des deux morphèmes qui le constituent “éviter, la mort”. En effet, après avoir perdu des enfants à bas âge, les parents décident d’exorciser le mal en attribuant des prénoms qui, selon la culture et les traditions, repoussent la mort. Ainsi, des noms tels que Koukoyi [*Kukɔyi*] “ikú “la mort” kò “refuser” eyĩ “celui-ci” [la mort a refusé celui-ci] ou Abikou [*Abikú*] traduisible par *nous avons engendré la mort (avec a”nous”* bí “donner naissance à / incarner” ikú “la mort”) sont des formes de sortilèges linguistiques adressés à la mort pour la renvoyer afin que les enfants vivent et grandissent dans la paix. Le nom Kouglo [*Kúgló*] s’inscrit dans la même logique et traduit l’expression d’une résilience face à la menace de la mort, ravageuse, vorace. Il en est de même pour le nom Kougbè [*Kúgbé*] “la mort a refusé”. Les donneurs auront peut-être fallu livrer une lutte acharnée contre la mort pour enfin codifier ces deux noms, symboles ou témoins de ladite bataille contre l’invisible. En résumé, la vaillance, l’intrépidité, la quête de la longévité, le combattant, la bataille ou la lutte contre des aléas et bien entendu la débrouillardise tels que exprimés dans les anthroponymes sont aussi des signes linguistiques de la résilience en gungbe.

3.L’assurance, marqueur de la résilience

Dans cette deuxième série, onze anthroponymes sont identifiés. Il s’agit de : Djidénou [*Jìdènú*], Djidonou [*Jìdónú*], Djidémi [*Jìdèmì*], Enagnon [*Énányó*], Gandagbé [*Gàṇḍagbe*], Noukpo [*Nùkpò*], Nounagnon [*Nũnányó*], Noumavo, [*Nũmavò*], Sonagnon [*Sɔnányó*], Somavo [*Sɔmavò*], Sourou [*Sũrù*].

viii. **Jìdènú**

Jì “assurance, confiance” dè “élire, choisir” nú “chose, instrument, symboe”

Instrument de confiance; symbole d’assurance / Le confiant / l’homme rassuré.ix. **Jìdónú** intrépide

Jì “confiance, assurance” dō “semer, planter” nú “chose, instrument”

Instrument de confiance; qui sème la confiance / Un Homme rassurant.x. **Jìdèmì**

Jì “confiance, assurance” dè “élire, choisir” mì “moi”

Je suis confiant / je suis rassuréxi. **Énányó**

É “il” ná “marq. futur” nyó “etre bon”

Ça va marcher

Tant qu’il y a la vie, on espère le meilleur

xii. **Gàndagbe**

gàn “l’heure” dagbe “bonne”

La bonne heure sonnera

Ce nom est une version lexicalisée de l’énoncé gàn dagbe ná xò “la bonne heure sonnera/viendra”. Dans les pratiques langagières, la bonne heure se rapporte à l’heure du bonheur, le moment favorable où la jouissance et la joie remplaceront les sacrifices, et les peines endurées aujourd’hui. Dans les trois noms qui suivent, les morphèmes lexicaux Nũ “chose”, nyó “être bon, marcher, bien” et sò “demain, futur, avenir” ainsi que le morphème grammatical ná “marqueur de futur” combinent avec d’autres pour former les anthroponymes.

xiii. **Nũkpò**

Nũ “chose” kpo “rester”

Il y a de l’espoirxiv. **Nũnányó**

Nũ “chose” ná “fut.” nyó “être bon, marcher”

Ça va marcher; les choses vont s’améliorerxv. **Nũmavò**

Nũ “chose” ma ne ...pas” vò “finir”

Rien n'est fini,

Les deux noms qui viennent combinent les morphèmes lexicaux nũ “chose”, sò “demain”, vò “finir” et le morphème grammatical ma “morphème exprimant la négation “ne...pas” pour conférer du sens relatif à la résilience fondée sur l’infinitude.

xvi. **Sònányó**

Sò “demain” ná “fut.” nyó “être bon, marcher”

Demain sera meilleur; l’avenir réserve de bonnes chosesxvii. **Sòmavò**

Sò “demain” ma ne...pas” vò “finir”

Demain ne finit pas.xviii. **Sũrù****patience.**

Au cours de l’enquête de terrain, il est apparu que le nom **Sòmavò** est une lexicalisation de l’énoncé “osò ma nò vò to azañ mē” traduisible par “il y a toujours un lendemain”. Autrement dit, *tant que les jours se suivent, il y a lieu d’espérer le meilleur*. Cette

conception du Gunnu est une expression de résilience mais elle peut déboucher sur l'attentisme si le diseur ne fait pas d'efforts pour sortir de la situation qui risque de devenir létargique. Autrement dit, il ne suffit pas de prononcer un espoir pour voir des choses se réaliser, il faut agir.

Quant au nom **Suřù**, présent dans plusieurs langues africaines, le sens qui lui est associé est toujours relatif à la patience, au calme, la tempérance, la maîtrise de soi. Evidemment, comme dit l'adage, "qui veut aller loin ménage sa monture". On ne saurait obtenir le meilleur ou accomplir de bonnes choses sans une dose conséquente de ces vertus. C'est en cela que la résilience qui s'y exprime est une exhortation souvent adressée comme recette magique pour atteindre des objectifs importants. Et d'ailleurs, un autre adage yoruba souvent employé à Porto-Novo s'énonce comme suit : *Suřù l'ó jɔba l'Awusa* traduisible par "C'est la patience qui fait le trône dans la communauté Haousa"; autrement dit, **patience est mère de vertus**. Ainsi, face à des situations traumatiques de diverses natures, ce nom "magique" est souvent prononcé pour apaiser les coeurs, exhorter à dominer le drame qui se vit dans le psychique; et à surmonter la douleur pour vivre la meilleure situation. Autrement dit, en l'absence de cette prescription, les victimes peuvent se morfondre, déprimer et au pire des cas trépasser. Ces données montrent que la confiance en soi ou en Dieu, l'assurance, l'espoir ou l'idée de l'infinitude de Dieu codifient les imaginaires, les projections et les relations entre l'homme traumatisé, Dieu et la résilience.

3.3 La foi comme marqueur de la résilience

La troisième série concerne treize anthroponymes. Ce sont : Dègnon [Ðɛnyɔ́], Djessugo [Jesùgò], Djessougnon [Jesùnyɔ́], Djromahouton [Jròmawutòn], Kpèssou [Kpésù], Mahoudjro [Mawujlò/Mawujró], Mahoukpégo [Mawukpégò], Mahouna [Mawuná], Mahounakpon [Mawunákpón], Mahougnon [Mawunyɔ́], Mahoussi [Mawusí], Mahouton [Mawutòn], Mahoutin [Mawutîn].

- xix. **Ðɛnyɔ́**
 Ðè "la prière" nyɔ́ "être bon"
La prière est bonne / il est bon de prier.

La résilience se traduit ici par la persévérance dans la prière pour obtenir le meilleur, l'expression de la foi, la croyance, la confiance en Dieu ou l'action de grâce.

- xx. **Jesùgò**
 Jesu "Jésus" gò "autour"
Confiance en Jésus; attaché à Jésus.

- xxi. **Jesùnyɔ́**
 Jesù "Jésus" nyɔ́ "être bon"
Jésus est bon.

xxii. Jrǒmawutǒn

Jrǒ “la volonté” Mawu “Dieu” tǒn “de, appartenant à...”
La volonté de Dieu.

xxiii. Kpésù

kpé “la grâce » sù “abonder”
La grâce est abondante / immense.

xxiv. Mawujló / Mawujró

Mawu “Dieu” jló “vouloir, la volonté”
La volonté de Dieu / Dieu a voulu.

Signalons que les morphèmes *jló* et *jró* ont le même sens et ne se différencient que par la distinction entre les phonèmes l/r qui sont d’ailleurs des variantes libres en gungbe.

xxv. Mawukpégò

Mawu “Dieu” kpé *suffire*” é “il” gò “autour”
Dieu suffit, Dieu en est capable.

xxvi. Mawuná

Mawu “Dieu” ná “a donné / marq. de fut.”
Dieu a donné / Dieu y pourvoira.

xxvii. Mawunákpón

Mawu “Dieu” ná “marq. fut.” kpón “veiller sur, regarder”
Dieu y veillera.

xxviii. Mawunyó

Mawu “Dieu” nyó “être bon”
Dieu est bon.

xxix. Mawusí

Mawu “Dieu” sí “dans la main de”
Entre les mains de Dieu.

xxx. Mawutǒn

Mawu “Dieu” tǒn “de, appartenant à...”
La propriété de Dieu/ Instrument de Dieu.

xxxi. Mawutîn

Mawu “Dieu” tîn “exister”
Dieu existe.

Aux noms précédemment étudiés s'ajoutent quelques sobriquets de résilience dont :

- xxxii. **dìndɔnmahù** [hàn]
le fait de traîner le porc ne le tue pas
- xxxiii. **kpomahù** [kpo ma nɔ hù ahwàné tò adótèn]
le gourdin ne tue pas [le pigeon dans son nid]
- xxxiv. **gbigbɔmagbà** [gbigbɔ ma gbà awòntín]
la respiration n'éclate pas [les narines].

Ces sobriquets sont des énoncés lexicalisés qui expriment la force, l'endurance ou la capacité d'adaptation des porteurs. Ils intègrent les noms d'animaux qui ne meurent pas du fait d'être traîné par terre (le porc) ou dans son nid par la force d'un gourdin (le pigeon). De même, les narines ne peuvent s'éclater du fait de la permanence et de la puissance de la respiration.

4. Discussion

L'enquête de terrain a montré que plusieurs facteurs-causes sont reconnus à l'origine de la résilience. Entre autres, il y a : manque chronique de moyens, pauvreté, problèmes de l'habitat, mévente, défaillance de la santé, accident, décès, l'échec, chômage, etc. D'où la variations dénomminative de la résilience à travers les anthroponymes. Les noms traduisent la pensée, l'imaginaire, la prière, le vœu ou le souhait de ceux qui les attribuent; ils sont produits pour impacter la vie de ceux qui les portent ou consister une synthèse de l'histoire / situation ayant précédé leur attribution. C'est ce cela que les noms étudiés dans ce travail revêtent non seulement les marques de la résilience vécue mais aussi des attentes. La quantité et la récurrence de ces types de noms traduisent également l'idée selon laquelle la résilience fait partie de la vie des humains qui l'ont ainsi codifiée. Pour les locuteurs du gungbe, tout ce qui arrive aux humains émane de la volonté du Créateur qui planifie l'existence. Le recours à Dieu est peut-être un signe de foi. Les expressions "*Dieu est grand*" ou "*Dieu a donné, Dieu a repris*" souvent employées dans des situations délicates (déception, échec, décès) ne sont pas anodines. Elles manifestent l'état de résilience des personnes éprouvées ou affectées. Plutôt que de s'apitoyer sur son propre sort ou sur celui d'un tiers, le Gunnu manifeste une résilience sous diverses formes dont les anthroponymes. La résilience n'est pas à confondre avec la résignation qui peut insinuer à la fatalité ou au refus de combattre [alors que la vie est combat]. La résilience invite au franchissement de la situation traumatique qui doit absolument être vaincue. Dans son emblématique poème intitulé *la mort du loup*, extrait de l'oeuvre "*Les destinées*", Alfred de Vigny invite subrepticement les humains à adopter l'attitude de résignation qu'il attribue au loup en ces termes :

“Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. ”

Cette attitude ne doit pas être promue en cette ère où les conditions d'existence deviennent plus rude et où la survie humaine exige témérité et esprit de combativité. Le langage codifié, conserve les événements de la vie, y compris les cas de traumatisme. Les anthroponymes étudiés au nombre desquels **Doji** *sois résilient*, **Nukpò** *l'espoir est permis*, **Numavò** *ce n'est pas fini*, **Nunanyó** *la situation va s'améliorer*; **Somavò** *demain ne finit pas*, **Đenyó** *il est bon de prier*, etc.] sont l'expression d'un défi personnel ou collectif pour venir à bout d'une situation délicate. Dans la conscience du sujet parlant, la situation ayant causé le traumatisme peut céder la place à une opportunité, changeant [peut-être] les pleurs/larmes en cris d'allégresse ou chant d'action de grâce. Nommer quelqu'un par le prénom Gàndagbe, par exemple, n'est donc pas une fantaisie langagière. C'est plutôt l'affirmation d'une confiance en soi pour des jours heureux, le moment actuel étant certainement celui de la douleur, de l'échec, ou des défaveurs. A la manière d'un fleuve qui coule sans arrêt, le temps file offrant la possibilité d'apprécier différentes facettes d'une vie qui alterne des événements moins favorables et celles favorables. C'est ainsi que le malheureux peut devenir fortuné à condition qu'il fasse des efforts. Les noms étudiés entretiennent, entre eux, des relations inextricables les mettant dans une chronologie. Ainsi, pour que la bonne heure arrive (Gàndagbe), l'individu doit faire des efforts, se battre (Doji, Dòtù) et rester confiant (Đèji), être patient (Sũrù), s'appuyer sur sa foi (Đenyó). Aussi devrait-il rendre grâce à Dieu (Mawuná, Mawunyó, Kpésu) lorsque sa situation s'améliore. C'est dire que les locuteurs ont développé une psychologie forte qui se traduit par les pratiques linguistiques adaptées aux situations qui nécessitent la résilience. En tant que marqueurs d'identité, les anthroponymes de résilience renseignent également sur le passé et le présent des porteurs en même temps qu'ils donnent un aperçu de leur avenir dans la société.

Conclusion

C En présence de certaines situations traumatiques, l'Homme a tendance à se décourager, à s'interdire d'endurer des sacrifices supplémentaires. Il veut abandonner la lutte qui, pourtant, peut offrir des perspectives prometteuses. Une chose est pourtant certaine : c'est au bout de certains sacrifices qu'apparaissent le bonheur, le bien-être recherché ou l'amélioration désirée. Comment pourrait-on obtenir des situations meilleures si l'on refuse de supporter la rudesse du moment ? Pendant que les uns se résignent, d'autres refusent la fatalité et recommandent de dominer la douleur. Tous ces cas de figures sont codifiés par le langage qui suggère des formes linguistiques revêtant des catégories lexicales ou grammaticales que sont les noms, les verbes, les syntagmes et les énoncés voire même des récits. En tant que capacité individuelle cruciale dans le processus d'adaptation, la résilience est un état de faits qui s'observe et se vit dans presque tous les domaines. Le recours à l'heure, le temps, Dieu d'une part et les exhortations à l'espérance,

au courage, à la bravoure, à la témérité pour surmonter sont des formes d'expression de la résilience dans les anthroponymes étudiés. Chez les Gunnu, les anthroponymes constituent un moyen ou canal d'expression de la résilience. Ils véhiculent des messages d'exhortation à la résilience, d'acceptation ou de reconnaissance de son incapacité face à la volonté de Dieu, de sa fragilité. Les anthroponymes étudiés dans ce travail montre une variabilité de l'expression de la résilience. Les facteurs qui la déterminent sont, entre autres, la capacité (force), l'endurcissement, la bravoure, l'assurance et l'estime de soi, l'espérance et la foi en Dieu. Ces déterminants que nous nommons marqueurs de la résilience permettent aux victimes ou à leurs proches de dominer la situation traumatique qui est codifiée et conservée sous forme d'anthroponymes. Dans les épreuves de la vie, le langage s'adapte pour manifester la capacité de l'homme à accepter les faits malgré leur dureté; à endurer pour espérer un changement ou une amélioration; à supporter pour vaincre. La diversité de ces anthroponymes est la preuve de la multifonctionnalité de la résilience et de la variation de sa perception selon les situations et les individus.

Références bibliographiques

- Cyrulnik, B. & Jorland, G. (dir.), (2014). Résilience connaissances de base, édition Odile Jacob.
- Gaudin, F. (2003). Socioterminologie, une approche sociolinguistique de la terminologie, Bruxelles, Duculot De Boeck.
- Saussure (de) Ferdinand, 1967–1968, *Cours de Linguistique Générale*, édition critique par Rudolph Engler, volumes 1–3. Wiesbaden.
- Sigmund, F. (1917). Deuil et mélancolie, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, (XIII) (1914-1915), Paris, PUF, 3^e éd.
- Vigny (de) Alfred, *La mort du loup*, Repéré à : http://web.seducoahuila.gob.mx/BIBLIOWEB/upload/Les_Destinees.pdf
- Werner, E. & Smith, R. (1992), *Overcoming the Odds. High Risk Children from Birth to Adulthood*, Cornell University Press, Ithaca ---London.